

La mystérieuse communauté musulmane de Canton

La ville que nous appelons aujourd'hui Canton s'appelle en réalité Guang-Zhou¹ ce qui signifie « Vaste Province ». Elle se situe sur la côte sud de la Chine, en vis-à-vis immédiat des îles et péninsules tropicales d'Indochine et d'Insulinde. Cette cité constitue donc le port naturel de la Chine pour les produits tropicaux. Elle est aussi le point d'accès le plus pratique pour les navigateurs venus de l'Ouest, à commencer par les arabo-persans qui, du VIII^e au XIII^e siècle, vont y établir une communauté riche, puissante et dynamique....

Canton avant les Tang

La cité s'était d'abord appelé Pūn-Jiū (vieux-chinois), elle est la capitale en -206 du Nan-Yū, royaume de la « marche du Sud », origine du Viet-Nam.

On y a retrouvé, dans une tombe royale un coffret en argent de type médique, première trace d'échange maritime entre Iran et Chine. En -111, le Nan-Yū est annexé par l'empire Han ; Pūn-Jiū devient la capitale de la province du Ling-Nan, « la côte du sud », dont la population va commencer à se siniser. On a les premières attestations de « Kang » (Sogdiens), de « Da-Xa » (Parthes) ou de « Hu » (barbares de l'ouest) empruntant la voie maritime durant les siècles suivants.

Le Ling-Nan devient le centre d'un Etat indépendant sinisé au IV^e-VI^e siècle². C'est à cette époque que la province du Ling-Nan prend le nom de Hūān-Fū (Guang-Zhou en mandarin contemporain). La capitale elle-même est de plus en plus régulièrement appelée Huan-Fū dans la littérature administrative. Une première ambassade sassanide se rend par la voie maritime à la cour des Liang de Hūān-Fū en 533.

Le commerce s'est quelque peu développé au siècle précédent, mais sans commune mesure avec le dynamisme de la route de la Soie à destination des Etats « barbares » du Nord de la Chine.

Autour de 590-600, la Chine est réunifiée par l'éphémère dynastie Sui. Les Tang les remplacent bientôt, s'affranchissent de l'empire nomade des Göktürk et soumettent les cités-Etats d'Asie Centrale. La route de la soie passe ainsi sous leur contrôle direct, ce qui profite aux marchands sogdiens³, en faisant exploser le commerce.

Chinois et arabo-persans sous les Tangs

Hūān-Fū, est à cette époque le port qui permet à la Chine de s'approvisionner en produits tropicaux (bois précieux, camphre...) lesquels sont souvent réexportés vers l'Asie centrale.

A la fin du VII^e siècle, le commerce commence à délaisser l'Asie Centrale, en proie aux raids des conquérants arabo-persans. Les négociants se fraient peu à peu un chemin vers la Chine. A l'aube du VIII^e siècle, l'empire Tang établit un « commissaire du commerce maritime » (*Šibo-Ši*) à Hūān-Fū.

Les arabo-persans deviennent peu à peu les intermédiaires de la Chine en Inde et en Insulinde... au VIII^e siècle, les sogdiens eux-mêmes, annexés par les abbassides, empruntent la route maritime depuis Sīrāf, sur le golfe persique.

¹ prononcez Wan-Jou, en dialecte chinois du sud, on prononce Kwan-Chao, qui a donné Cantao en portugais
² Dinasties Wu, Liu Song, Chen, Liang et Qi, le fleuve jaune passe sous le contrôle de peuples « barbares » tibétains, turco-mongols et Manchous, du IV^e au VI^e s.

³ région de Samarqand, voir carte

En arabe Ḥuān-Fū devient Ḥānfū. C'est ainsi que nous nommerons la ville.

En 758, le Livre des Tangs⁴ atteste d'une attaque de pirates moyen-orientaux contre la province de Guang-Zhou. Le texte dit : « *Ḥuān-Fū a été attaquée par les Tā-Ši et les Pō-Sī, au rapport du gouverneur provincial Wei-Li, qui les a vu marcher sur la ville, ils ont pillé le Grenier d'Etat et brûlé les fermes avant de repartir par la mer.* »

Pō-Sī désigne les Perses tandis que Tā-Shi est utilisée par les Tangs depuis la fin du VII^{ème} siècle pour désigner les conquérants omeyyades arabo-persans en Asie centrale (Transoxiane). Ce nom est sans doute dérivé du terme syro-araméen désignant les arabes : Ṭayyay-ē par le Sogdien *Tajiks*.

Le port de Guang-Ling (Yangzhou), près de l'actuelle Nankin, est cependant victime d'un violent pogrom contre les « Hu » (barbares occidentaux), en 760⁶. Cet épisode xénophobe s'inscrit dans un contexte d'affaiblissement de l'empire Tang après la bataille de Talas contre les arabo-persans, la fragmentation des khanats turcs d'Asie Centrale, et la rébellion d'An Lushan.

Ḥānfū dans la géographie arabo-islamique

Ḥānfū devient ainsi le centre principal du commerce Abbasside en Chine.

Le seul géographe de l'époque est Ibn Ḥurdaḏbē, il nous décrit l'itinéraire qui conduit de l'Insulinde à la « Côte du Sud ».

Depuis la péninsule malaise, on passe par les ports du tout jeune empire Khmer (Kamrūn), puis par les villes côtières du royaume hindouiste de Champa (Kumar, Sinf, dans l'actuel Viet-Nam). De là, après 400 km environ, « *par terre ou par mer* » on aborde à Al-Wakīn (Sender-Fulat selon le marchand Sulaymān, son contemporain), « *qui est un grand port* », sans doute dans la région de Haiphong, « *qui est le premier point de relâche en Chine* ».

Selon le marchand Sulaymān, une des sources de l'historien Al-Mas'ūdī, « *lorsque les [commerçants] ont franchi les portes [de la Chine : la baie de Ha-Long], et qu'ils sont arrivés dans le golfe, ils entrent dans l'eau douce, et se rendent dans la ville de Chine où l'on a coutume d'aborder : cette ville se nomme Ḥānfū.* »

Ibn Ḥurdaḏbē, plus sommairement déclare qu' « *on peut aller d'al-Wakīn [...] à Ḥānfū, en 4 journées par mer, et en 20 journées par terre* », ce qui doit équivaloir à 500 ou 600 km.

Selon al-Mas'ūdī, « *Cette ville sert d'échelle aux navires ; c'est l'entrepôt des marchandises des Arabes et des habitants de la Chine.* »

« *Ḥānfū, reprend Ḥurdaḏbē, produit toute espèce de fruits et de légumes, le blé, l'orge, le riz et la canne à sucre.* » Mais, ajoute-t-il, il existe des ports de Chine plus au nord, « *en 8 journées à Jānfū, ville qui offre les mêmes productions que Ḥānfū. De là à Kāntū, où l'on trouve aussi les mêmes productions, 6 journées.* »⁷. Il reste impossible de faire correspondre ces localités avec des ports Tangs effectivement attestés.

4 n°36

5 qui désigne aujourd'hui les persanophones d'Asie Centrale

6 Livre des Tangs n°37

7 Ḥurdaḏbē rapporte des informations de nature plus générale : « *Dans tous les ports de la Chine, il y a un grand fleuve navigable qui est soumis à l'influence de la marée.* », mais aussi : « *La plus grande longueur de la côte chinoise, depuis Almaïd jusqu'à l'autre extrémité, est de 2 mois de voyage ; La Chine renferme 300 villes, toutes prospères et bien connues. Ce pays est borné par la mer, le Tibet et le pays des Turcs. Les étrangers venus de l'Inde sont établis dans les provinces orientales.* » ou encore : « *En face de Kantū, s'élèvent de hautes montagnes. C'est le pays de Silla (Corée) où l'or abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle présente. On ignore ce qui est situé au delà.* »

Selon Abū Zayd, informateur principal de al-Mas‘ūdī, et légèrement postérieur à Ibn Ḥurdaḏbē, « *Ḥānfū est une ville importante, située sur un fleuve qui est plus considérable, ou du moins aussi important que le Tigre ; [il] se jette dans la mer de Chine, à 6 ou 7 journées de Ḥānfū, et les bâtiments venus de Baṣra, de Sīrāf, du ‘Umān, des villes de l’Inde, des îles de Zābij, de Sinf et d’autres royaumes, le remontent avec leurs marchandises et leur cargaison.* »

Il semble que Mas‘ūdī confonde la description de Yangzhou, située loin en amont du fleuve jaune, avec celle de Ḥānfū.

Un commerce réglementé

D’après le même informateur de Mas‘ūdī : « *le roi de la Chine compte dans ses États plus de 200 métropoles. Chacune de ces métropoles a à sa tête un Malik (roi) et un eunuque ; du reste, elle a d’autres villes sous sa dépendance. Au nombre de ces métropoles est Ḥānfū, rendez-vous des navires, et ayant vingt autres villes sous sa dépendance.*

On devine que le commerce sogdien, très important sur la route terrestre au Vème-VIIème siècle s’est transporté sur la route maritime, ainsi, Al-Mas‘ūdī nous conte l’histoire d’ « *un négociant de Samarqand, ville de la Transoxiane, ayant quitté son pays avec une riche pacotille, [...] s’était rendu avec ses marchandises à Basra, et [de là à Killa...]s’était donc embarqué sur un bâtiment chinois pour aller de Killa (Indes) au port de Ḥānfū.*

Le roi avait alors, parmi les serviteurs attachés à sa personne, un eunuque en qui il avait confiance. [...] L’eunuque du roi alla donc à Ḥānfū, où il fit appeler en sa présence les marchands, et parmi eux celui de Samarqand. Tous lui présentèrent les marchandises dont il avait besoin. »

La suite de l’anecdote rapporte comment ce marchand sogdien du VIIIème siècle eu la possibilité de plaider sa cause contre les abus de l’eunuque, directement devant l’empereur dans sa capitale d’Anmū (peut être Luo-Yang, dans le bas fleuve jaune). L’objet est de vanter la juste administration de la cour des Tang avant l’effondrement de la dynastie, contemporaine des sources de l’auteur. On apprend également que le commerce est directement régulé par le pouvoir central, et que certains produits sont réservés par l’empereur.

Le même auteur rapporte du « marchand Sulaymān » des détails dans son autre ouvrage, « la chaîne des chroniques » :

« *Quand un navire arrive du dehors, les agents du gouvernement se font livrer les marchandises et les serrent dans certaines maisons. Les marchandises sont soumises au Durk [l’immobilisation ?] pendant 6 mois, jusqu’à ce que le dernier navire soit entré. Alors les Chinois prennent les 3/10è de chaque marchandise et livrent le reste au propriétaire.*

Ce que le sultan de la Chine désire se procurer, il le reçoit au taux le plus élevé et le paye comptant ; il ne se permet, à cet égard aucune injustice.

Au nombre des objets que le souverain prélève, est le camphre, qu’il paye au prix de 50 [...] 1000 pièces de cuivre. Le camphre qui n’est pas mis à part pour le Sulṭān, se vend la moitié de cette valeur, et on le met dans la circulation générale. »

La communauté arabo-persanne de Ḥānfū

L’informateur explique que l’imposition chinoise est basée sur la capitation, ce qui par ailleurs facilite les statistiques, quant aux « *Arabes et aux autres étrangers, ils payent un droit pour la conservation de leurs marchandises.* » Il ajoute : « *l’argent qui entre chaque jour dans la caisse [publique] de Ḥānfū s’élève à 50 000 dinars ; et pourtant, ce n’est pas la ville la plus considérable de l’empire.* »

Cependant, les marchandises chinoises arrivent mal en 'Iraq « à cause des incendies qui ont lieu fréquemment à Hānfū. Les incendies y dévorent les marchandises; ils viennent de ce que les maisons y sont bâties en bois et avec des roseaux fendus. [et à cause] des naufrages des navires [...] ; ajoutez à cela que les navires sont exposés à être pillés, ou bien sont forcés de faire un long séjour dans certains endroits, ce qui oblige les voyageurs à se défaire de leurs marchandises avant les provinces arabes. ».

La communauté arabo-persanne de Canton est tellement bien implantée que : « *Le marchand Sulaymān rapporte qu'à Hānfū [...], un musulman est chargé par le souverain du pays de juger les différends qui s'élèvent entre les hommes de la même religion arrivés dans la contrée.*

Telle a été la volonté du roi de la Chine. Les jours de fête, cet homme célèbre la prière avec les musulmans ; il prononce le Ḥuṭba et adresse des vœux au ciel pour le Sultan des musulmans. »

Les arabo-persans ont leur propre système de gouvernement autonome, la magistrature en question est celle du *Fan-Zhang*. Il est probable que les mazdéens, les nestoriens et les juifs jouissent des mêmes privilèges au sein de leurs propres collectivités ; chacun vit aussi en quartier séparé, appelé *Fan-Fang*.

Ils sont toujours présents à Yangzhou sur le Yangzi, un voyageur japonais y témoigne de la cotisation de Perses pour la restauration d'un temple, à hauteur de 10% de la somme totale. En mer, en face de Shanghai, on a retrouvé une épave de navire moyen-oriental, rempli de porcelaine chinoise, dont la pièce la plus récente était émise en 826.

L'effondrement des Tang et les massacres de Canton

En 878, ce succès extraordinaire est interrompu par l'insurrection d'un général d'ascendance turque, « *un intrus nommé Yān-Šū, [Huang Chao] qui n'était pas de la famille royale [...] les malfaiteurs, [...] vinrent grossir son armée ; alors il [...] ravagea par ses incursions les pays cultivés du royaume, jusqu'à ce qu'il établit son camp devant Hānfū [...] dont la population se composait de musulmans, de chrétiens, de juifs, de mages et de Chinois, et l'assiégea étroitement.[...] il massacra une quantité prodigieuse d'habitants. On évalue à 200 000 le nombre des musulmans, chrétiens, juifs et mazdéens qui périrent par le fer ou par l'eau, en fuyant devant l'épée. »*

L'historien prétend pouvoir garantir son estimation du fait des registres administratifs chinois qui comportent à la fois la capitation des sujets chinois et le tribut des étrangers. Mas'ūdī semble également vouloir faire de cet événement la cause de la rupture des arrivées de soieries dans le *Dār al-Islām* : « *L'ennemi coupa les plantations de mûriers qui entouraient la ville de Hānfū ; aussi la destruction des mûriers arrêta l'exportation des soies de Chine dans les pays musulmans. »*

En réalité, ce résumé simpliste n'appréhende pas le fait que la destruction de l'empire Tang et le chaos qui règne au début du Xe siècle ont simplement interrompu l'exportation contrôlée de la soie, dont les vers commencent à être élevés en Transoxiane et dans l'Anatolie Byzantine...

La période intermédiaire

La Chine connaît une nouvelle vague d'invasion. Comme au IVème siècle, le fleuve jaune passe sous le contrôle d'Etats turco-mongols.

Dans ce contexte, la route terrestre, sous la protection des Turcs Qarlıq-Karaḥānides (confins actuels du Xinjiang et du Kazakhstan), reprend son rôle du IVème au VIIIème siècle. Cette

période post-tang correspond exactement au règne triomphal de la dynastie Samanide du Khorasan, dont la capitale se trouvait à Bukhara.

Des royaumes indépendants se forment en Chine du sud. Hānfū, de 917 à 971, devient la capitale d'un nouvel Etat sinisé indépendant, les Han du Sud.

Al-Mas'ūdī observe cependant qu'en 943, année de rédaction de ses Prairies d'Or, chinois et musulmans se rencontrent à Killa, aux Indes, « *depuis qu'on ne peut plus compter sur la justice des gouvernants et sur la droiture de leurs intentions, et que l'état de la Chine est devenu tel que nous l'avons décrit.*

« *Mais, assure-t-il, il n'en était pas ainsi autrefois. Les navires de la Chine se rendaient alors dans le pays du 'Umān, à Sīrāf, sur la côte de Perse et du Bahreïn, à Ubulla et Basra, et ceux de ces pays naviguaient à leur tour directement vers la Chine.* »

Il y aurait donc eu aussi une communauté de commerçants chinois au Moyen-Orient, peut-être des Tokhariens du Tarim, vassaux des Tangs et proches des Sogdiens musulmans...

Hānfū sous les Song

En 971, la dynastie Song restaure l'empire chinois et annexe Canton, peu à peu, les institutions portuaires sont restaurées, à commencer par le commissaire maritime, le *Shībō-Šī*. Le nouveau régime ouvre aussi une douane à Hangzhou en 989, au sud de Shanghai.

La politique des ports et de Hānfū devient primordiale pour les empereurs qui perdent bientôt le Gansu aux mains d'un groupe tibétain (les Tangut-Xia) et la région de l'actuelle Pékin aux mains d'une ethnie Manchoue (ou Mongole), les Hītān-Liao. A cette époque, parmi les produits tropicaux, on commence à trouver les fameuses cornes de rhinocéros et défenses d'éléphants.

En ce début de XIème siècles, on a des attestations de fils d'immigrés nés en Chine et en voie d'intégration, ils fréquentent des écoles mandarines spécifiquement ouvertes pour eux. Leur importance économique est telle qu'en 1035, on leur interdit l'achat immobilier. Les sources en chinois font état de plusieurs personnages en tentant maladroitement de transcrire leur *Nisba* (origine géographique). Vers 1075, ils lancent un vaste programme de restauration de la mosquée cathédrale (*Jāmi'*) de Hānfū.

Un récit de 1192, le Tingshi, décrit la ville de Hānfū, au sommet de son influence, et notamment les institutions musulmanes du *Fan-Fang*, le ghetto musulman, il décrit leur minaret, observe leurs pratiques alimentaires et explique leur façon de prier...

En 1125, pourtant, la rupture avec le nord s'accroît ; une nouvelle ethnie Manchoue, les Jurchen-Jin, vient de s'emparer du bassin du fleuve jaune. Les Song sont contraint de se replier à Hangzhou, au sud du Yangzi !

Parallèlement, un nouveau port a été ouvert au XIème siècle, et devient prépondérant, il s'agit de Quanzhou, à mi-chemin entre Hānfū et Hangzhou...

La fin des comptoirs musulmans

La dynastie des Yuan, issue du mouvement mongol conquiert l'Etat Song en 1236. En moins d'un siècle, tout le commerce arabo-persan est transféré à Quanzhou (prononcez Zuā-Taw).

Marco-Polo emprunte son port (qu'il transcrit Zeiton) vers 1292 pour se rendre en Inde et ignore complètement Hānfū, qui n'est même plus une halte pour les cargos ! C'est dans cette même ville qu'on a retrouvé de nombreuses épigraphes musulmanes du XIVème siècle.

Ibn Battūta qui visite la ville en 1347, décrit l'activité *Zay-Tūn* (c'est l'origine du mot Satin) avec beaucoup d'admiration : « *Le port [...] est un des plus vastes du monde ; je me trompe, c'est le plus vaste de tous les ports !* »

Il ajoute que « *Les musulmans demeurent dans une ville à part* ». Notre voyageur marocain rencontre leur Qāḍī, leur Shayḥ-ul-Islām et leur Shayḥ administratif (le *Fan-Zhang*), chef « *du Conseil* ». Il affirme qu'on retrouve cette structure « *dans toutes les villes de la Chine [du sud, le nord s'appelant Hītān]* ».

Ibn Battūta nous livre ensuite une description « *d'une des plus vastes cités, [...] dont les marchés sont les plus jolis* », et spécialisée en porcelaine. Il l'appelle « la Chine de Chine » que les locaux appellent *ṣīn-kalan* : « *Dans un des côtés de cette grande cité se trouve la ville des musulmans, où ils ont le Jāmi', le funduq et le Sūq ; ils ont aussi un Qāḍī et un Šayḥ.* »

Beaucoup de questions subsistent, il semble bien décrire Hānfū. En effet, il garantit qu'il s'agit des confins de la Chine, et donc de la civilisation : « *au-delà, il n'y a point d'autre [ville], ni d'infidèles, ni de musulmans !* ». Pourtant, le nom de la ville reste improbable autant que la description du trajet (par fleuve), est impossible !

Quant au quartier iranien de Zaytūn, qui dispose de sa propre milice, il se rend finalement indépendant du pouvoir central mongol en 1357. La ville musulmane est ensuite livrée à des guerres factieuses jusqu'à l'avènement des Mings qui, en 1368, unifient la Chine.

Eux aussi vont ouvrir des douanes, avant, au début du XV^{ème} siècle, d'organiser leurs propre commerce d'Etat vers les Indes et le Golfe Persique, sous le général Zheng He (1405-1433). Les ghettos musulmans des ports sont alors particulièrement choyés.

Finalement, le reste du XV^{ème} siècle sera marqué par un repli commercial de la Chine qui, paradoxalement, rendra à Guangzhou son rôle de premier port (et, pour 4 siècles, de seul port ouvert aux étrangers). C'est là qu'accosteront, un beau jour de 1514, des commerçants d'un genre nouveau, pratiquant la vente forcée et le monopole à coup de canons : les Portugais. C'est eux qui transcriront la ville Cantao ; qui va donner Canton en Français.

Il faudra un demi-siècle à l'Etat Ming pour parvenir à les déloger, en leur concédant le port de Macao, de l'autre côté de la baie... La Chine restera verrouillée, mais des indo-musulmans et des malais continueront à s'y rendre jusqu'à l'époque de la Compagnie Anglaise des Indes Orientales.

Aujourd'hui, à nouveau, Canton héberge une communauté de commerçants musulmans, africains cette fois...